

RIP John Giorno (1936-2019)

Michaël La Chance

Numéro 134, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92605ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

La Chance, M. (2020). RIP John Giorno (1936-2019). *Inter*, (134), 110–113.

John Giorno
1936-2019



John Giorno, performeur et poète, activiste et artiste, est décédé d'une crise cardiaque le 11 octobre à New York où il a vécu. Il a écrit quelques poèmes adolescents, lu *Howl* (1956) de Ginsberg l'année de sa parution, mais c'est à l'âge de 25 ans que le jeune Giorno bascule du monde des affaires dans celui de l'avant-garde new-yorkaise lorsqu'il devient l'amant d'Andy Warhol. En 1964, ils se séparent, mais Giorno, inspiré par Brion Gysin et William S. Burroughs, pratique avec bonheur le découpage de textes trouvés et la distorsion de bandes audio. Avec Giorno, la poésie est contaminée par la trame urbaine alors qu'il effectue des enregistrements dans le métro en compagnie de Gysin. Il est assurément l'inventeur de la Pop Poetry – si cette nomenclature existe – par ses emprunts aux grands titres de journaux et ses slogans publicitaires, par l'immersion de l'art dans le public.

Il commence Dial-a-Poem en 1968, un projet qui évoluera pendant une quinzaine d'années et qui exercera une influence considérable sur la scène de la poésie contemporaine, ce que l'on commence à voir rétrospectivement – je peux en témoigner personnellement : je me souviens de Dial-a-Poem alors que j'avais 17 ans et que j'étais à Manhattan, mais à l'époque je n'avais pas retenu le nom de son créateur. Giorno s'inspire aussi de Robert Rauschenberg pour faire usage de technologies du son (écho, réverbération...) en poésie et pour donner une dimension expérimentale aux présentations publiques. Il est, en effet, l'un des premiers à utiliser le synthétiseur Moog dans des happenings de poésie. Ce sont les années d'effervescence du quartier St. Marks – où évoluera aussi Mapplethorpe, de dix ans son cadet –, avec son mélange explosif d'activisme politique, de libération sexuelle et de pratiques artistiques révolutionnaires. St. Marks et les lofts du Bowery constituent un milieu subversif et psychédélique où la poésie quitte le livre pour s'épanouir dans des « environnements de poésie électrosensoriels ». Giorno devient un animateur important de cette mouvance collective. En 1972, il fonde Giorno Poetry Systems, un collectif,

mais aussi une étiquette qui produira une cinquantaine de disques, cassettes et vidéos. Tout à la fois il demeure un performeur d'une grande présence individuelle. Il donne de sa personne par des adresses directes au public, il puise dans sa biographie et la matière langagière avec une énergie incantatoire qui fera de lui une vedette très attendue des festivals de poésie sonore en Europe et en Amérique du Nord.

En 1971, lors d'un voyage en Inde, il rencontre le maître tibétain Dudjom Rinpoché, fondateur de la tradition du bouddhisme nyingma. C'est ainsi que Giorno, gai et drogué, poète et légende de l'underground new-yorkais, deviendra aussi bouddhiste et jouera un rôle important dans la diffusion du bouddhisme sur la côte est américaine. Pendant près de 50 ans, il reçoit de nombreuses personnalités de la tradition nyingma dans son loft du Bowery. Plus d'une centaine de moines et de lamas viennent y dispenser des enseignements, diriger des séances de méditation. Giorno, en tant que bouddhiste, reconnaît une nécessité pour chacun de se dégager de l'emballage continu de la conscience pour retrouver un vide sous-jacent et, si possible, refaçonner l'esprit. Toute sa vie durant, il insistera sur l'importance de se donner du temps pour méditer, écrire, faire de l'art, dormir. Nous sommes débordés par tout ce que nous avons à faire ? *«It's not what happens, it's how you handle it.»*

Au début des années quatre-vingt, Giorno se détourne de l'emprunt pour rédiger des poèmes comme recettes existentielles ayant pour fonction d'intensifier l'expérience, ou plutôt d'alléger son poids ontologique : *«Everyone gets lighter.»* Le contexte est tragique, de nombreuses carrières artistiques sont fauchées par le sida, Giorno organise des collectes de fonds, des systèmes de soutien aux victimes de la terrible maladie. Celle-ci est emblématique d'une condition moderne : le je est perdu dans la foule, il cherche à se faire entendre, il doit crier par-dessus le brouhaha ; les biographies sont des faits divers silencieux, de petits encadrés d'annonces dans le trafic bruyant du spectacle permanent, lorsque la ville se fait la boîte de résonance de l'« actualité »,

de toutes les fréquences radio, des chaînes télé, des *spots* hollywoodiens. Comment faire entendre une voix dans cette cacophonie en simultané ? On doit reconnaître le mérite de Giorno d'avoir déplacé la littérature des salons de l'élite pour l'introduire dans les cafés rock : la poésie quitte la page pour devenir elle-même un phénomène urbain. Elle appelle à la modification de conscience – avec la complicité de la drogue –, aux confrontations sexuelle et politique, au dérèglement rimbaldien – il faut écouter Giorno déclamer *Eating the Sky* sur le ton du slogan et du *sound bite*.

À la fin du siècle dernier, il est un des derniers des Beats (Warhol décède en 1987, Huncke en 1996, Ginsberg et Burroughs en 1997). Pourtant, le souffle de la poésie ne l'a pas quitté, sa poésie déploie la puissance des titres publicitaires et des slogans d'activistes : «*TREAT A COMPLETE STRANGER/AS A LOVER*». Il commence une liaison de 20 ans avec l'artiste suisse Ugo Rondinone qui vient de s'établir à New York. En 2010, il expose ses productions graphiques, des sérigraphies de poèmes-affiches et peintures de mantras aux riches coloris d'arc-en-ciel. Le Palais de Tokyo à Paris lui consacre une grande exposition en 2015, et ses œuvres sont montrées dans de nombreuses galeries. Octogénaire, Giorno est au sommet de son art : il n'a pas perdu de sa vigueur onomastique, il a un style bien à lui, jouant de la répétition et de la réverbération en poésie comme un Steve Reich en musique. Parmi mes grands favoris, il y a *Suicide Sutra* (1973 ; éd. fr. : *Suicide sûtra*, Al Dante, 2004).

Dans sa (semi)autobiographie *You Got to Burn to Shine* (éd. fr. : *Il faut brûler pour briller*, Al Dante, 2003), Giorno évoque cette période de sa vie où Warhol a produit *Sleep* (1964), un film le montrant nu et endormi pendant une durée de 5 heures 20 minutes. *Sleep* nous rappelle qu'on ne sait rien de l'homme qui rêve. Un effet de ralenti crée une atmosphère onirique : on n'est pas devant un antifilm, mais dans un tableau vivant ; il n'y a rien d'autre à savoir, rien à voir que cet homme qui dort.

Aujourd'hui, Giorno est retourné dans son sommeil. Nous lui souhaitons des rêves fabuleux, alors que nous restons dans notre ralenti.

